

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL, VENDREDI, 18 MARS 1846.

No. 11

Vol. 9 page 842 et 848 - N^{os}

HISTOIRE DU CANADA.

Le premier devoir est d'être juste.
VOLTAIRE.—*Dict. Philos.*

De toutes parts on a bien voulu faire accueil à Y. Des lettres de félicitations et d'encouragement sont venues le trouver jusque dans sa solitude, en même temps que des suffrages honorables se manifestaient ailleurs à son insu. Ces témoignages, Y les reporte bien sincèrement au maître suprême de la vérité et de la justice, et le bénit, avec bien d'autres, de ce que la défense ouverte et franche des saines doctrines trouve parmi nous des appuis généreux et sincères. Y continuera donc son rôle ainsi qu'il l'a promis. Déjà il l'eût repris: ni l'occasion, ni le désir ne lui ont manqué; mais il avait espéré, avec tous les Canadiens instruits et religieux, qu'il serait de l'honneur et du devoir de l'historien du Canada de donner au public quelques lignes généreuses sur l'esprit anti-catholique et anti-canadien de son œuvre; cet écrivain ayant failli à une si noble tâche, force est à Y de revenir à la charge. Il désire toujours n'en vouloir qu'aux principes, nullement à la personne, ni au caractère estimable de l'écrivain. Elles seraient nombreuses les pages de cette histoire qu'il faudrait soumettre à l'esprit d'analyse vanté par son auteur. Nous n'avons en vue aujourd'hui que d'attirer l'attention des lecteurs judicieux sur une partie de l'histoire en général qui en est tout à la fois l'âme et l'attrait principal. Cette partie, faussée, dénaturée, rend l'œuvre un méfait social et politique. Nous voulons parler des grands hommes pour qui l'histoire est faite: non à la manière que l'entend l'historien du Canada qui a pris ce prétexte pour crier à l'oubli des peuples dans l'histoire, mais selon les vrais principes de l'histoire et l'esprit analytique qui la doivent toujours guider si elle veut instruire avec ordre et prononcer des jugements où brillent l'exactitude et l'impartialité. En effet, et c'est la manière des plus célèbres historiens de l'époque, un grand homme résume toute l'histoire de son siècle. Il y a trop d'affinité entre le génie ou la vertu et tout ce qui vit autour d'eux, pour ne pas reconnaître, sans crier à l'adulation, que les vertus et les intérêts des peuples sont aussi bien représentés en les groupant auprès des chefs qui les ont inspirés ou guidés, qu'en les disséminant pêle-mêle sur le corps entier de la nation.

Ce que nous disons d'un grand homme qui résume son siècle, nous le dirons, par voie d'induction, des hommes plus ou moins illustres, qui, jaloux glorieux sur la route de l'histoire, en indiquent comme lui toute la marche et en assurent davantage le résultat. Ça donc été avec un extrême plaisir que nous avons lu la notice biographique de Monseigneur de Laval, premier évêque du Canada. Dans les circonstances actuelles, disons-le avec joie, cette notice est toute une bonne œuvre qui mérite à Monsieur l'abbé Brasseur de Bourbourg les hommages les plus sincères de tous les vrais amis de la religion et du pays. C'est à ces dignes juges du mérite et de la vertu que nous offrons, dans le même personnage apprécié à des points de vue bien différents, un parallèle frappant et instructif. D'un côté, vous voyez un évêque qui dans sa vie si humble, si remplie de grandes œuvres; dans sa haute piété, ses travaux, dignes des évêques des premiers siècles; dans sa fermeté, sa vigilance et sa charité toute chrétienne, offre un des plus grands caractères dans l'histoire de trois siècles. De l'autre, le même prélat vous apparaît comme un obstacle fatal et perpétuel au bien matériel d'une colonie naissante. Homme fier et superbe, dominateur absolu du pouvoir temporel, zéléteur incommode, portant le trouble ou l'insubordination jusque dans le sanctuaire de la conscience. Voilà certes, à notre sens, une grave question. En effet, si l'un des premiers personnages de notre histoire devient ainsi l'objet d'un parallèle si contradictoire; si ce personnage, ainsi travesti, marche cependant, par la nature de ses devoirs, à la tête de la société dans ses intérêts les plus élevés; si, d'un autre côté, des conséquences mal déduites devaient encore sous la plume du même historien envelopper dans un commun jugement d'erreur ou de mauvaise foi la plupart des successeurs de cet illustre type de l'épiscopat canadien; on conçoit qu'il y a là vraiment une grave question, et que nous sommes pour le moins excusables d'en vouloir encore une fois à l'œuvre infidèle de l'historien canadien. Autrement, tout le monde le sent, il en serait des successeurs de Monseigneur de Laval comme de lui-même; il leur suffirait d'avoir eu ses vertus pour être aussi coupables que lui: *ab uno disce omnes*.

Monseigneur François de Montmorency Laval de Montigny, d'abord vicaire apostolique, puis premier évêque de Québec, dès la première fois qu'il est mis en scène dans l'histoire du Canada, apparaît aux lecteurs comme un

homme dont l'esprit dominateur avait excité d'avance les préventions de M. d'Avagour. "Quel était ce M. d'Avagour? c'était d'abord le successeur immédiat de M. d'Argenson dans le gouvernement de la colonie, puis, au dire de l'histoire du Canada, c'était "le dernier au monde qui eût voulu laisser gêner sa marche par un corps qui lui semblait sortir de ses attributions." Donc M. de Pétrée a dû avoir un véritable esprit dominateur, ayant affaire à un homme si coulant. De même, ce corps qui semblait à l'humble M. d'Avagour sortir de ses attributions, devait bien aussi avoir part à l'esprit dominateur de son chef, attendu, dit l'historien, que "depuis l'établissement du pays, faute de juges et d'autres fonctionnaires publics, le gouvernement ne subvenant point aux dépenses d'une administration civile régulière, les missionnaires s'étaient trouvés insensiblement et par consentement tacite, chargés d'une partie des devoirs de ces officiers dans les paroisses." On ne peut mieux sans doute se réfuter soi-même. A la vérité, l'historien ajoute que "ces ecclésiastiques, jetés ainsi hors du sanctuaire, acquièrent par leur éducation et leur bonne conduite, une autorité dont ils finirent par se croire les légitimes possesseurs." C'est dommage que l'auteur ne se soit pas mis en frais de prouver cette gentille assertion. Heureux les colons du temps si "la jalousie des gouverneurs et du peuple," comme le reconnaît l'estimable historien, ne les eût privés sitôt des bienfaits d'une autorité acquise par l'influence de l'éducation et d'une bonne conduite!

"Le nouveau gouverneur, dit ailleurs l'historien, était un homme résolu et d'un caractère inflexible. . . Il ajouta dans les affaires du Canada la raideur qu'il avait contractée dans les camps." Voilà qui devrait suffire, nous pensons, pour jeter un meilleur jour sur "les dissensions qui éclatèrent entre le gouverneur et l'évêque de Pétrée; dissensions qui troublèrent toute la colonie."

Mais quelle fut l'origine de ces funestes dissensions? rien (un prétexte, la *traite de l'eau-de-vie*). "Ainsi commencèrent ces longues querelles entre l'autorité civile et l'autorité ecclésiastique qui se répétèrent si souvent dans ce pays sous la domination française."

Rien n'est admirable dans la nouvelle histoire du Canada, comme le talent de l'auteur à confondre continuellement les deux pouvoirs qui gouvernent les sociétés chrétiennes, ou mettre sous les pieds du pouvoir temporel l'autorité spirituelle du pouvoir ecclésiastique. En des siècles chrétiens, les chefs des états se prennent d'un beau zèle d'étendre, avec le règne de Jésus-Christ, celui de leur propre puissance. Répandre les lumières de l'évangile qui seul a le secret de faire de la civilisation était, quoi qu'en aient dit les esprits forts, le premier mobile de ces nouvelles croisades. Colomb, à genoux, les mains élevées vers le ciel, salue la nouvelle terre où il pose le pied; et le signe auguste des chrétiens devient le témoin et la condition première de la prise de possession. Ainsi ont fait tous les explorateurs chrétiens avant et après Colomb. Notre Canada surtout a vu, sur presque tous les points de son immense surface, la croix mariée au lys, servir d'insignes à la puissance du maître souverain qui donne les empires et qui les ôte. Une fois le sol conquis ou possédé, sous les auspices de la croix, les nouveaux maîtres n'eurent rien de plus à cœur que de donner suite au premier mobile qui les avait animés. Des missionnaires de la bonne nouvelle, le gourdin d'une main et la croix de l'autre arrivent et croissent en tous sens ces bords sauvages et redoutés. Ils les accompagnent partout les missionnaires de l'industrie humaine. Ils les devançant même. Que le nouvel historien du Canada et ses inspirations nous disent ce qu'il fut advenu de la civilisation des tribus sauvages sans la croix, c'est à dire sans ce prétexte de Mgr. de Laval, la proscription de l'eau-de-vie? Que fût-il advenu de nous-mêmes, descendants si jaloux de ces premiers colons normands et bretons qui, sans ce prétexte d'un évêque, auraient disputé avec la barbarie la palme du crime et de la dissolution. Ah! philosophes, que vos rêves de civilisation et de prospérité sont beaux, vraiment! Et vous, peuple Canadien, que n'êtes-vous sorti d'hommes puissants à boire! Que n'êtes-vous même aujourd'hui huguenot! car c'est encore là un des regrets de votre histoire. Que n'êtes-vous ce peuple avancé qui n'a d'autres maîtres que ses passions, d'autre loi que sa volonté générale! Au lieu de cette renommée religieuse, morale et heureuse qui vous rend célèbre par tout le monde vous brilleriez de tout l'éclat du luxe. Une autre croyance que celle que Richelieu et les dragonnades vous imposèrent vous eût appris à avoir autant de religions que de têtes. De savants professeurs-historiens, laissant héroïquement de l'autre côté tous les objets les plus chers et les plus sacrés